BnF Gallica

Épître à Pascal, par A. Bignan

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Bignan, Anne (1795-1861). Auteur du texte. Épître à Pascal, par A. Bignan. 1842.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

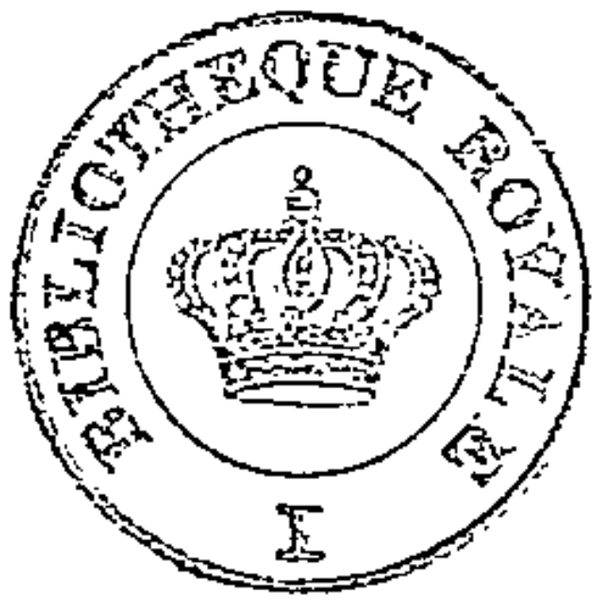
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ÉPITRE

A PASCAL,

PAR A. BIGNAN.



PARIS.

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE,

Rue d'Enghien, N. 12.

1842.

38570

Le concours d'éloquence ouvert par l'Académie française pour l'éloge de Pascal m'a suggéré l'idée de cette Epître.

ÉPITRE A PASCAL.

Pascal! toi qui de l'homme avec l'œil d'un géant
Mesuras à la fois la gloire et le néant,
Dans les champs du savoir rempli de tes prodiges
De ta course d'un jour laissas les longs vestiges,
Et, sous l'humble croyance inclinant ta raison,
De la pensée humaine élargis l'horizon,
Du haut de la splendeur des immortelles sphères,
Parmi les bienheureux contemple nos misères.
Quand notre âge, en travail de quelque changement,
D'un doute universel éprouve le tourment,
Daigne, invoquant pour nous notre juge suprême,
Nous sauver par la foi qui te sauva toi-même.

De la religion et de la royauté
Vois l'antique vaisseau, par les vents balloté,
Louvoyant sous des cieux chargés de noirs orages,
Sillonner sans boussole une mer sans rivages.
Que ton vaste génie aux rayons éclatans
A travers les écueils sur la route du temps
Planant de tous côtés tel qu'un immense phare,
Ramène au sein de Dieu le siècle qui s'égare,
Et, prêtant à ses pas un secours fraternel,
L'encourage à monter aux pieds de l'Eternel.

Un homme s'est trouvé qui, sa raison pour guide,
Enfant, devina l'art inventé par Euclide,
A Descarte étonné d'un prélude savant
Sembla dès son aurore un prodige vivant,
Dans ses doctes soupçons confirma Galilée,
Expliqua la nature à ses yeux dévoilée,
Ami de la vertu, de ses persécuteurs
Confondit hautement les écrits imposteurs,
Frappa les faux dévôts des coups du ridicule,
Et, fort de sa parole, écrasa l'incrédule;
Puis, d'un triste regard creusant l'humanité,
Du terrestre bonheur comprit la vanité,
Devant le large abîme ouvert sur chaque route
Recula d'épouvante, et, frémissant de doute,
Se jeta tout entier dans les bras de la foi;
Ce génie effrayant, Blaise Pascal! c'est toi,

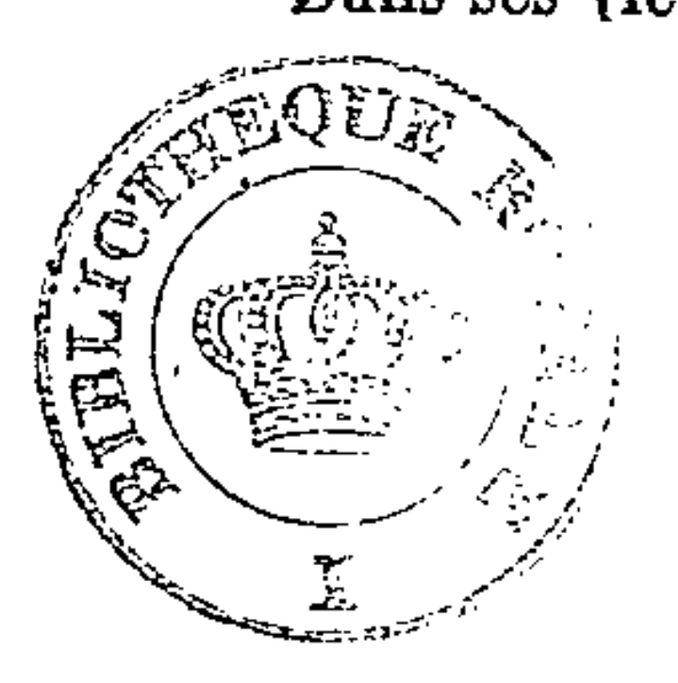
Toi qui seras toujours avec le grand Corneille
Du siècle des grandeurs la plus grande merveille.
Si le chantre du Cid sur son vers immortel
De notre poésie édifia l'autel,
Ta prose, s'élançant d'un pas rapide et ferme,
Dès son premier essor toucha le dernier terme.
Véhément ou léger, sérieux ou moqueur,
Ton langage des ans est demeuré vainqueur;
Précis comme l'algèbre, infaillible comme elle,
Rien ne peut en flétrir la jeunesse éternelle;
Racine l'applaudit, Boileau le célébra,
Et d'un œil envieux Bossuet l'admira.

Sous ta plume fertile en magiques peintures
Tout s'anime embelli de vivantes figures:
Un fleuve est un chemin qui marche en avançant;
Si l'homme est un roseau, c'est un roseau pensant.
Mais à quel prix le ciel accorde le génie!
Dirai-je de tes nuits la fièvreuse insomnie,
Ces élans de travail, hélas! qui de tes jours,
En t'immortalisant, dévorèrent le cours,
Quand ta science aux lois de son calcul rigide
Dans cet orbe roulant soumit la Cycloïde,
Et, de ce mont natal gravissant la hauteur,
Du fluide éthéré marqua la pesanteur?
D'une étude plus vaste utile apprentissage!
C'est peu d'être un savant, Pascal! tu fus un sage.

Si, des plaisirs du monde altérée un moment,
Ta lèvre en effleura le court enivrement,
Bientôt, désabusé d'une menteuse joie,
Tu suivis le Seigneur, et restas dans sa voie.
Au sein de Port-Royal, ton asile sauveur,
Néophyte embrâsé d'une sainte ferveur,
Tu trouvas l'amitié, la vertu, la science
Cimentant par la foi leur étroite alliance.
Quelles hautes leçons dans ces longs entretiens,
Où de Jansénius les fidèles soutiens,
Ces grands hommes exempts des erreurs de l'école,
Sacy, les deux Arnauld, et Lemaistre et Nicole
Ajoutaient dans ton âme aux trésors du savoir
Le sentiment du droit, le respect du devoir!
Là tu fortifiais cette âme inébranlable,
Qui, de la vérité refuge inviolable,
Reine de la matière, et maîtresse d'un corps
Dont ta pensée ardente épuisait les ressorts,
Régna, libre toujours en sa prison fragile,
Comme un pur diamant incrusté dans l'argile.

Elève et défenseur de ces maîtres fameux,
Tu les surpassas tous en combattant pour eux.
L'œil encore enflammé des fureurs de la Fronde,
La Discorde troubla la retraite profonde,
Où, sur l'enseignement jetant un jour nouveau,
Les chefs-d'œuvre échappés de leur large cerveau

Du savoir amassé par leur longue sagesse
Ouvraient la route sûre aux pas de la jeunesse,
Propageaient la raison, purifiaient le goût,
Et sur le sol français faisaient germer partout
Ces moissons d'écrivains, orateurs et poètes,
Du céleste génie éloquens interprètes.
Les jésuites, jaloux de leurs doctes travaux,
Osèrent dénoncer ces illustres rivaux.
Le destin de la gloire est d'exciter l'envie.
On nia leur talent, on diffama leur vie;
D'hérésie et de schisme on accusa leur foi;
Un ennemi puissant, le confesseur du roi
Aux dévotes rumeurs de la vieille Sorbonne
Donna pour digne écho les menaces du trône.
Comment de ce courroux s'allumèrent les feux?
Pourquoi ces grands débats? Pour cinq dogmes douteux
Dont leur auteur, frappé d'un posthume anathême,
N'aurait pas résolu l'insoluble problême.
Deux antiques pouvoirs qu'on respectait alors,
La cour et le clergé, dans ces graves discords,
Unis pour opprimer de pieux solitaires,
Du joug ultramontain appuyaient les sectaires.
Rome lança la foudre, et sur ses bancs poudreux
La Sorbonne assembla ses docteurs ténébreux;
On discuta long-temps; d'un arrêt de censure
Le grand Arnauld subit la glorieuse injure.
De ce coup imprévu Port-Royal ébranlé
Dans ses vieux fondemens a d'abord chancelé.



Du temple désormais où trouver la colonne ?
Quel lévite, bravant et tiare et couronne,
Va raffermir d'un bras saintement irrité
L'autel de la justice et de la vérité ?
Tu te lèves, Pascal ! pour défendre tes frères,
Et loin de révérer tous ces révérends pères,
Dans un pamphlet vengeur tu graves sur leur front
Le stygmate brûlant d'un immortel affront.
Quel autre eût mieux que toi démasqué ces casuistes,
Des lois de l'Evangile astucieux sophistes,
Ces aïeux de Tartufe, excusant le péché
Pourvu qu'il soit utile ou qu'il reste caché,
Armant contre l'honneur la basse calomnie,
Tolérant le duel, le vol, la simonie,
Justifiant le mal d'après l'intention,
Ne prêtant un serment qu'avec restriction,
Et, pour servir leur Dieu, professant la science
D'égorger le prochain en toute conscience ?
Comme tu sais, raillant tant de fourbes docteurs,
Dans leurs propres filets traquer ces ergoteurs,
Ces dignes héritiers d'Escobar et d'Ignace,
Ces tyrans patelins qui, dans leur humble audace,
Cachent adroitement aux crédules regards
Leurs griffes de lions sous leurs peaux de renards !
Tantôt, simple joûteur, d'une main prompte et sûre
De tes traits acérés leur lançant la blessure,
Opposant le sarcasme aux faux-raisonnemens,
Habile à rétorquer leurs subtils argumens,

Tu combats en riant la grâce suffisante
Qui ne suffit jamais, quoique toujours présente :
Tantôt, lutteur puissant, de tes membres nerveux
Autour de tes rivaux entrelaçant les nœuds,
Tu les prends corps à corps, et ton bras énergique
Sous le ceste accablant d'une forte logique
Dans leur dernier asile à tes pieds les abat
Tout meurtris de tes coups après un dur combat.
Quel sublime bon sens, quel courroux intrépide,
Lorsque de ces prêcheurs de guerre et d'homicide
Tu flétris la doctrine ou plutôt l'attentat
Envers la piété, la nature et l'état,
Et quand tu leur prédis d'une voix solennelle
Que de la vérité la puissance éternelle,
Luttant contre la force, avec l'aide des ans
Terrassera toujours ses stupides tyrans!
Qu'importe que leur haine, un moment satisfaite,
D'abord du jansénisme exalte la défaite,
Et que de Port-Royal les vieux murs abattus,
Ces murs, long-temps peuplés de gloire et de vertus,
Ne soient plus qu'un désert où sur de froids décombres
De leurs morts immortels planent les grandes ombres?
L'esprit qui t'animait à l'heure du danger,
Debout sur leurs tombeaux, vivra pour les venger.
Contre tes ennemis ta flèche décochée
Restera tout entière à leurs flancs attachée,
Et cette même Rome, où le fier Vatican
De sa foudre à leur voix déchaînait le volcan,

Verra l'arrêt d'exil qui justement les frappe,
Provoqué par Voltaire et signé par un Pape.
C'est toi qui, les traînant dans la postérité,
De leurs vices secrets montrant la nudité,
Préparas leur ruine, et ton hardi génie
Défendit l'avenir contre leur tyrannie.
Orthodoxe rival du parti des bigots,
Tu soutenais ce droit qui nous rend tous égaux,
Ce besoin de penser, cet attribut suprême,
Immortel, infini, puissant comme Dieu même.
Déjà tu pressentais sous un trône absolu
Que pour la liberté le Français est élu ;
Mais l'abus trop souvent fait maudire l'usage.
Ta raison, sur la foi d'un intime présage,
Craignait que la licence, en détrônant les rois,
De l'Eternel aussi ne contestât les droits.
Vainement des sommets de sa toute puissance
Sur la maison de Dieu, dans sa magnificence,
Louis-le-Grand jeta cette pompe des arts,
Qui, sans parler au cœur, éblouit les regards.
Tu voyais du milieu de ces splendeurs du culte
Un siècle se dresser qui, grandi pour l'insulte,
Des plus sacrés devoirs brisant le vieux lien,
Fier d'examiner tout et de ne croire à rien,
Devait, se hérissant des pointes du sophisme,
Sur les autels détruits ériger l'athéïsme.
Alors la Piété, le front voilé de deuil,
Anticipant déjà les ombres du cerceuil,

Fantôme suppliant, dans tes rêves funèbres
T'apparaissait plaintive, et du fond des ténèbres
Demandait que ton zèle à la nuit du tombeau
De la foi pâlissante arrachât le flambeau.
« O mon fils ! arme-toi, venge et défends ta mère,
» Disait-elle; à l'éclat de mon règne éphémère
» Succéderont bientôt ces jours d'aveuglement
» Qui sapent des autels l'antique fondement.
» Mais je t'inspire : écris; prends ta plume savante;
» Offre à l'homme étonné son image vivante;
» Mets à nu sa misère, et partout à ses yeux
» Fais briller dans sa nuit un pur rayon des cieux.
» Montre-lui son salut dans la loi catholique,
» Et, librement soumis au joug évangélique,
» Bénis la Providence envoyant parmi nous
» Moïse pour un peuple et Jésus-Christ pour tous.
» Aigle toujours planant au-dessus des nuages,
» D'obscurs blasphémateurs repousse les outrages;
» Monte vers le soleil, et là, plus près de Dieu,
» Eclaire les mortels de tes regards de feu,
» Ou brise leur orgueil sous les coups du tonnerre
» Dont l'Eternel arma ta foudroyante serre.
» Puissent-ils, tressaillant d'un salutaire effroi,
» Affranchis de leur doute, avouer avec toi
» Que la religion sur sa base profonde
» Est l'immense ressort qui fait mouvoir le monde !
» L'esprit d'un philosophe et l'âme d'un chrétien,
» C'est le lot du génie, et ce lot c'est le tien. »

Tu commences, hélas ! mais la mort qui t'arrête,
Détruit le plan conçu dans ta puissante tête,
Et t'arrache la page où tes mourantes mains
Gravaient en mots hardis la leçon des hnmains.
Lorsque dans les déserts de Thèbe ou de Palmyre,
Emu d'un saint respect, le voyageur admire
Les vestiges sacrés d'un monument des arts,
Ces lambeaux de granit, ces chapiteaux épars,
Ces lambris, revêtus de peintures antiques,
Qui, de leur vif éclat décorant ces portiques,
D'un temple ou d'un palais plein de vastes trésors
Indiquaient aux passans les superbes abords,
Il s'incline en silence, et, devant lui dressée,
Chaque ruine semble élever sa pensée :
Ainsi de ton esprit les restes mutilés,
D'un écrivain complet ces membres isolés,
Débris géans, debout sur la route des âges,
Feront toujours rêver les savans et les sages.
Là des cieux paternels infortuné banni,
Echappé du néant, l'homme vers l'infini
S'avance, faible atôme entre ces deux abîmes ;
Son âme est un chaos de vertus et de crimes ;
Inconcevable amas de misère et d'orgueil,
Maître de l'univers, pâture du cercueil,
Il aspire au bonheur et souffre avant de naître ;
Il s'ignore soi-même et cherche à tout connaître,
Heureux si, respectant les ténébreux secrets
Que l'Eternel dérobe à ses yeux indiscrets,

Il renonce à poursuivre un savoir impossible,
Et comprend que son être est incompréhensible !
Mais, roi dépossédé du céleste séjour,
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être un jour,
Et des anges laissés aux sphères éternelles
Un jour il rejoindra les troupes fraternelles;
En lisant sur son front un reste de splendeur,
Tu présages là haut sa future grandeur.
Comme des feux semés de rivage en rivage,
Les jalons lumineux de ton immense ouvrage
A l'errant nautonnier qui lutte avec effort
Ici montrent l'écueil et là montrent le port.
Gloire à toi qui, posant une digue puissante,
Arrêtais en espoir l'impiété croissante !
Contre le scepticisme ardent à soutenir
L'Eglise qu'alarmait son prochain avenir,
Ton savoir lui donna pour base indestructible
Deux immortels appuis, l'Evangile et la Bible.
Combien de ta raison la mâle autorité
Prouve de leurs récits la sainte vérité,
Lorsque tu vois de loin l'esprit de prophétie
Descendant sur la terre annoncer le Messie,
Et quand, du Rédempteur proclamant les bienfaits,
Des miracles nombreux que sa parole a faits,
Tu trouves un garant dans le besoin de croire
Des témoins égorgés pour en sceller l'histoire !
Par toi, comme par eux, le Christ est attesté ;
Car des livres divins l'austère majesté

Inspira ton génie, et ces longs traits de flamme
Illuminant d'un jet les abîmes de l'âme,
Ces sentimens profonds comme l'humanité,
Ces pensers effrayans comme l'éternité,
Ce sage enthousiasme et ce regard qui sonde
Le vide désolant des grandeurs de ce monde,
Ce spectre du trépas qui, toujours menaçant,
S'apprête à nous saisir de son bras terrassant
Dans l'étroite prison où les races humaines,
Comme des condamnés, se heurtent dans leurs chaînes,
Tout frappe ton lecteur qui s'arrête surpris,
Et doute, en méditant tes merveilleux écrits,
Si de tant de beautés l'étonnant assemblage
Est d'un homme ou d'un dieu le sublime apanage.

Noble Pascal! ô toi, géomètre inventeur,
Philosophe pieux, éloquent orateur,
Qui, de talens divers désespérant modèle,
Au culte du devoir restas toujours fidèle,
Sur l'horizon moral ton astre bienfaisant
De ses vastes clartés répandit le présent.
Esprit sans préjugés, sans erreur, sans limite,
Pope suivit tes pas, Châteaubriand t'imite,
Et souvent de ton âme, ô puissant écrivain!
Un vers de Lamartine est un écho divin.
Que de la vérité tous les jeunes athlètes,
Armés de ton exemple, achèvent tes conquêtes,

Rétablissent partout l'unité de la loi,
Dans le temple un seul chef, sur le trône un seul roi,
Et fassent respecter, vainqueurs de l'anarchie !
De la terre et du ciel la double monarchie.
Quand tu vois chanceler dans un siècle indévot
L'Eglise, de l'Etat nécessaire pivot,
Puisse, de ses vengeurs pour guider le courage,
Marcher devant leurs rangs ta rayonnante image !
O du vieux Port-Royal intrépide soldat,
Tes écrits à la main, mène-les au combat.
Que, du temple ébranlé soutenant les murailles,
Ton ombre gagne encor de pieuses batailles,
Et qu'enfin du néant quittant l'espoir fatal,
L'athéisme vaincu tombe aux pieds de Pascal !

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghien, 12.